

(p. 227), il a vécu à Rocca Silvana, peut-être en Ouzbekistan, et il a par la suite traversé une bonne partie de l'Asie en compagnie de sa bien-aimée originaire, elle, de Laodicea, c'est-à-dire de Lattaquié en Syrie (p. 228). Sa curiosité pour ce qui est différent et insolite émerge surtout dans l'épisode de la fée Febosilla. Transformée en serpent, cette fée retrouvera son aspect originel si un chevalier accepte de l'embrasser sur la bouche, ce que seul Brandimarte ose faire. Selon J. A. Cavallo, cet épisode, inspiré du thème romanesque médiéval du *fier baiser*, illustre la capacité de Brandimarte à aller au-delà des apparences, à la recherche de la vérité. D'après l'auteur de l'étude, le personnage de Brandimarte perd beaucoup de son attractivité chez l'Arioste qui le cantonne au rôle secondaire et passif d'ami fidèle d'Orlando. Cela n'est pas étonnant, dans la mesure où Brandimarte et son aimée Fiordelisa incarnent plus que d'autres personnages les idéaux d'une courtoisie humaniste qui n'était plus d'actualité à l'époque de l'Arioste.

Si le Brandimarte de Boiardo est un modèle d'ouverture au monde et à l'altérité dans la perspective de l'optimisme humaniste, le Rinaldo de l'*Orlando furioso* en constitue l'exact contraire. Dans la dernière partie du *Furioso* son itinéraire chevaleresque se cantonne dans les limites du fleuve Pô. Il refuse ensuite de boire à la coupe magique révélatrice de la fidélité de l'être aimé par crainte d'être déçu et humilié. Le refus de Rinaldo, symptôme d'une vision pessimiste de l'amour, est l'une des conséquences, d'après J. A. Cavallo, de la rupture entre éthique et connaissance qui était à la base de l'Humanisme (p. 278).

Il resterait encore beaucoup à dire sur ce livre de Jo Ann Cavallo qui se fonde sur une érudition impressionnante. L'ouvrage renouvelle la perception des poèmes de Boiardo et de l'Arioste en montrant, avec une grande rigueur, que loin d'être des lectures d'évasion, ceux-là étaient ancrés dans l'histoire et la pensée de leur époque dont ils ont tenté une approche globale. L'autre mérite incontestable de cet ouvrage est d'avoir franchi un pas supplémentaire dans le parcours de réhabilitation de Boiardo, auteur qui doit désormais être considéré à l'égal de l'Arioste.

Grenoble.

Patrizia DE CAPITANI

Raffaele RUGGIERO, *Baldassare Castiglione diplomatico. La missione del cortegiano*, Firenze, Leo S. Olschki, 2017, 166 p.

Écrit dans un style serré, le dernier livre de Raffaele Ruggiero, foisonnant, regorge d'informations et d'observations. Mais au-delà des faits, c'est la qualité de la démonstration, menée sans faillir, qui fait le prix de cet essai. Stimulant sans cesse son lecteur, notre auteur parvient de façon magistrale à donner leur place aux petites seigneuries du Nord de la péninsule à côté des monarchies européennes et à tresser de façon remarquable d'une part, les informations biographiques concernant Castiglione et d'autre part, les vicissitudes de la vie

politique et diplomatique dans une Italie ravagée et bousculée par les guerres. C'est que l'écriture du *Cortegiano*, qui est minutieusement analysée dans le dernier chapitre, apparaît comme l'aboutissement de toutes les missions diplomatiques remplies par Castiglione. La façon dont Raffaele Ruggiero a réparti la matière constitue à cet égard un élément fort de la démonstration.

Dans le premier chapitre, l'auteur du *Cortegiano* est au service de Guidubaldo da Montefeltro, duc d'Urbino, qui l'envoie d'abord en Angleterre en 1506, puis auprès de Louis XII l'année suivante. Concentrés sur la diplomatie d'apparat, les débuts de Castiglione diplomate sont très rapidement suivis, dans le deuxième chapitre, d'une mission qui le plonge au cœur des guerres d'Italie à travers le conflit qui oppose le pape Jules II à la France (1510-1511). Après la mort de Jules II en 1513, Castiglione se trouvera souvent à Rome, comme l'expose le troisième chapitre. Ruggiero y montre combien cette charge joue un rôle important dans la formation de la pensée politique de Castiglione, aux yeux de qui seul l'Etat pontifical, bien plus que les petites seigneuries affaiblies de la péninsule, peut faire le poids face aux grandes monarchies nationales. Après que la famille Della Rovere a perdu le duché d'Urbino au profit des Médicis, Castiglione est à nouveau au service des Gonzague. Ceux-ci l'envoient comme ambassadeur permanent à Rome auprès de Léon X, tout en l'incitant à renouveler l'amitié et l'alliance avec les Médicis lors de ses séjours à Florence. Au cours de cette ambassade, décrite dans le chapitre quatre, Castiglione réussit à défendre les intérêts de Ferrare et de Mantoue dans un contexte où le pape cherche à conserver un équilibre entre François I<sup>er</sup> et Charles Quint, élu empereur en 1519. Le cinquième chapitre évoque le nonce apostolique en Espagne qu'est désormais Castiglione. Bien que privé de tout pouvoir de négociation ou de décision, le diplomate se trouvait là au cœur des événements. Dans le chapitre suivant, nous voyons comment, répondant à Alfonso de Valdés qui voyait dans le sac de Rome «un necessario rimedio contro la corruzione temporale della Chiesa» (p. 104), Castiglione «ricostruisce gli eventi secondo una logica di pacificazione tra la curia romana e l'impero» (p. 100).

Si, au fil de la reconstitution de la carrière diplomatique de Castiglione, quelques remarques ponctuelles ont donné au lecteur une idée des remaniements successifs qu'il a apportés au *Cortegiano*, c'est dans le dernier chapitre, aux allures de conclusion, que Raffaele Ruggiero parcourt toutes les étapes de la rédaction du traité, en s'appuyant sur les conditions politiques d'incertitude et d'instabilité dues au conflit européen qui malmenait alors l'Italie. La méthode d'ensemble adoptée par Ruggiero montre ainsi son efficacité. Mettant à profit la toute récente édition chez Einaudi des lettres de Castiglione par Guido La Rocca, Angelo Stella et Umberto Morando (2016), l'auteur met en scène le Castiglione diplomate pris dans les guerres d'Italie, dont le tourbillon est décrit avec habileté, même si, parfois, de plus amples précisions sur le contexte historique seraient les bienvenues. Ce récit très détaillé, agrémenté de la citation de larges extraits des lettres privées ou officielles, nourrit l'exposé des prises de position de Castiglione, qui introduit à son tour des observations sur la diplomatie et ses pratiques.

L'importance des lettres rédigées par Castiglione pour documenter l'activité diplomatique des trois premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle a déjà été soulignée par le passé, comme le remarque Ruggiero lui-même ; mais ce dernier illustre surtout comment le « corpus epistolare rende conto dello sforzo “politico” compiuto da Castiglione nel corso degli anni per conquistare una lingua adeguata alle esigenze di comunicazione » (p. 110) dans un monde devenu plus complexe et plus indéchiffrable. Car l'ouvrage de Raffaele Ruggiero défend finalement un point de vue original sur le célèbre traité de Castiglione : fruit de l'expérience diplomatique de son auteur, le *Cortegiano* n'est pas seulement un manuel de formation pour les dirigeants, mais constitue aussi une proposition pour remédier à la crise de la diplomatie italienne.

Grenoble.

Cécile TERREAUX-SCOTTO

Paul F. GRENDLER, *The Jesuits and Italian Universities, 1548-1773*, Washington D.C., The Catholic University of America Press, 2017, 505 p.

Poursuivant sa formidable exploration des formes de l'enseignement en Italie à la Renaissance, auxquelles il a consacré, entre autres, deux maîtres livres, l'un sur les écoles préuniversitaires (petites écoles et écoles d'humanités) et l'autre sur les universités (leur histoire, leurs structures, leur mode de fonctionnement, les contenus transmis)<sup>1</sup>, Paul F. Grendler vient de publier un autre ouvrage majeur, dédié cette fois aux rapports entre les jésuites et les universités italiennes de 1548 (ouverture de l'école jésuite de Messine) à 1773 (suppression de la Compagnie).

La vocation didactique des jésuites s'affirme dès le début de la constitution de la Compagnie, tant pour assurer la meilleure formation à ses futurs membres que pour répandre une nouvelle forme d'éducation dans la société. Aussi leurs écoles s'ouvrirent-elles également aux élèves extérieurs. Le processus de l'implantation des jésuites et de leurs écoles dans les villes universitaires, comme ailleurs, fut peu ou prou le même partout : une période préparatoire pendant laquelle, grâce à la prédication, à l'exercice de la confession et aux activités charitables, les jésuites nouvellement arrivés s'attiraient les sympathies et le soutien financier d'une partie de l'élite locale ; la fondation d'un collège, flanqué d'une église<sup>2</sup> ; en même temps ou plus tard, l'ouverture d'une école

<sup>1</sup> Grendler Paul F., *Schooling in Renaissance Italy. Literacy and Learning, 1300-1600*, Baltimore (Md) – London, Johns Hopkins University Press, 1989, et Grendler Paul F., *The Universities of the Italian Renaissance*, Baltimore (Md) – London, Johns Hopkins University Press, 2002. Une version revue et augmentée par l'auteur de ce dernier ouvrage a paru chez le même éditeur en 2011.

<sup>2</sup> Paul F. Grendler insiste sur la différence entre le collège, maison de la Compagnie destinée à héberger les jésuites et à abriter diverses activités ne concernant pas l'enseignement, et l'école, établissement où les jésuites dispensaient des cours. Toutefois, comme la création d'un collège et d'une école advenaient souvent en même